



Cahiers victoriens et édouardiens

73 Printemps | 2011
Miscellany

Valerie SANDERS, *The Tragi-Comedy of Victorian Fatherhood*

Annie Ramel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cve/2232>
ISSN : 2271-6149

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2011
Pagination : 213-216
ISBN : 978-2-84269-923-9
ISSN : 0220-5610

Référence électronique

Annie Ramel, « Valerie SANDERS, *The Tragi-Comedy of Victorian Fatherhood* », *Cahiers victoriens et édouardiens* [En ligne], 73 Printemps | 2011, mis en ligne le 05 octobre 2015, consulté le 02 mai 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/cve/2232>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Cahiers victoriens et édouardiens est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Valerie SANDERS, *The Tragi-Comedy of Victorian Fatherhood*

Annie Ramel

RÉFÉRENCE

Valerie SANDERS, *The Tragi-Comedy of Victorian Fatherhood*. Cambridge : Cambridge University Press, Cambridge Studies in Nineteenth-Century Literature, 2009. ISBN-13 : 9780521884785.

1 Dans ce livre tout à fait passionnant, Valerie Sanders se propose de démanteler le stéréotype du paterfamilias victorien, en s'intéressant à la vie de personnalités éminentes de l'ère victorienne, et en montrant comment l'image privée qui apparaît lorsqu'on les découvre dans l'intimité de leur foyer est bien différente de l'image publique avec laquelle ils sont généralement associés. Pour réaliser ce travail, l'auteur a choisi de voir les choses dans la perspective du père, en travaillant à partir de lettres et de journaux intimes.



2 Dans un chapitre intitulé « The failure of fatherhood at mid-century », l'auteur met en parallèle quatre personnages, le Prince Albert, l'écrivain Thomas Hood, A. C. Tait (doyen de Carlisle, futur archevêque de Cantorbéry), et G. H. Lewes (le compagnon de Marian Evans, alias George Eliot). Albert,

qui revendiqua le droit de s'impliquer en tant que père dans la vie quotidienne et l'éducation de ses enfants, fut le premier père dont l'exemple contribua à façonner l'image de la paternité à l'ère victorienne, malgré les critiques dont il fut l'objet au début de son mariage. Après sa mort il fut idéalisé par son épouse comme le mari parfait, et perçu comme le père idéal par sa fille aînée, ainsi que par beaucoup de Victoriens. Pourtant, écrit V. Sanders, sa carrière de père laisse un arrière-goût d'échec : ses ambitions pour ses enfants furent déçues (ses efforts pour préparer sa fille Vicky à son rôle d'impératrice d'Allemagne furent un semi-échec), en revanche le fils auquel le couple royal n'accordait aucune confiance (« Bertie ») sut être le digne successeur de sa mère (Edward VII). C'est l'échec qui caractérise les trois autres personnages de ce chapitre : Thomas Hood, l'écrivain à la santé précaire qui ne parvint pas à tirer de sa plume des revenus suffisants pour subvenir aux besoins de ses enfants (et fut réduit à mendier pour eux une pension d'état) ; le Doyen Tait, qui perdit cinq jeunes enfants d'une forme virulente de la scarlatine au printemps de 1856, après avoir prié en vain pour leur guérison ; G. H. Lewes, dont la vie privée jugée scandaleuse ne facilita pas la tâche de père, et qui expédia en Afrique du Sud deux fils indolents dans l'espoir qu'ils s'y fassent une situation (les deux y laissèrent leur vie).

3 Avec Charles Dickens et W. C. Macready (acteur), c'est la paternité « théâtrale » qui est étudiée : tout d'abord parce que Dickens transformait sa maison en théâtre où il faisait jouer ses amis et sa famille (sauf sa femme) dans des représentations à caractère privé — la troupe familiale ayant par ailleurs joué pour la reine Victoria et sa famille, ou devant un public. Dickens prenait plaisir à se faire le metteur en scène de ses enfants : cette position centrale dans un lieu clos où il exerçait un contrôle sur eux était sans doute plus confortable que la tâche difficile à laquelle il s'employait pour donner à ses enfants une situation dans le monde réel (lui aussi envoya ses fils travailler physiquement dans des pays au climat rude, sans beaucoup de succès). Ensuite parce que Dickens, dans ses romans, dans les lettres relatant son expérience de père, tout comme dans les

représentations théâtrales qu'il orchestrait, met en scène un langage de la paternité qui est toujours une parodie du style pompeux, ampoulé, grandiloquent : un art de la mise en scène empreint de pompe et de cérémonie, par lequel des pères réels ou fictionnels tentent d'habiller l'inconsistance de la figure du Père. Dickens savait avant le tournant du siècle, et avant la psychanalyse, que la paternité n'est qu'une fiction, un semblant servant à obturer un vide radical. C'est dans ce genre d'analyse que le livre se montre le plus convaincant, plus que dans les passages consacrés à des pères impuissants face à la contingence, à la mort et à la maladie. C'est lorsque l'auteur travaille sur l'idée de la paternité, et non sur le réel de l'expérience paternelle, qu'elle emporte l'adhésion du lecteur.

- 4 Dans un autre chapitre passionnant, le livre nous révèle un Charles Kingsley humain et moderne, chez qui on peut déceler une veine féminine, un père totalement dévoué à l'éducation de ses enfants. Ses livres pour enfants (*The Water Babies*, *Madam How*, etc.) pratiquent une pédagogie basée sur le dialogue entre un père et son enfant. En mettant en scène un enfant qui pose des questions, Kingsley d'une certaine façon subvertit l'autorité paternelle, même si la voix du père se fait « ventriloque » pour contrefaire la voix enfantine qui pose les bonnes questions. En mélangeant du factuel et de l'imaginaire, du sens et du non-sens, Kingsley crée une voix narrative ambiguë, peu fiable, parfois malicieuse lorsqu'elle s'amuse à dérouter l'enfant. De fait, aucun des pères dans les livres pour enfants de Kingsley n'est une figure consistante et positive.
- 5 La seule figure d'une paternité pleine, non faillée, c'est celle du Dr Thomas Arnold, le père de Matthew Arnold, mais aussi le père spirituel d'une génération d'élèves de Rugby (Thomas Hughes, Arthur Hugh Clough, Arthur Stanley...). Personnage d'épopée, héros à la virilité sans faille, une véritable légende fit de lui l'incarnation de l'autorité patriarcale, un personnage charismatique dont l'influence devait s'exercer jusqu'au fin fond de l'Empire. Hélas, il mourut lorsque Matthew avait dix-neuf ans, laissant orphelins ses propres enfants et ses élèves. Sa relation à son fils fut difficile, Matthew se construisant en opposition au modèle paternel, cultivant une posture de dandy et de dilettante. La poésie de Matthew Arnold témoigne de l'amertume d'un fils dont le père n'a pas su reconnaître le potentiel créatif. Les deux Arnold, père et fils, illustrent la transition d'une conception patriarcale de la paternité à une vision beaucoup plus moderne.
- 6 Avec trois hommes de science, Charles Darwin, Thomas Henry Huxley et Joseph Dalton Hooker, on aborde à nouveau le cas d'une paternité devant faire face à la maladie de sa progéniture et affligée par la perte d'un enfant. Les trois éprouvèrent un immense chagrin, qui détruisit leur foi dans la Providence divine. La seule consolation vint de leur amitié, qui les liait en une sorte de seconde famille, un groupe « homosocial » où chacun était tout à tour le père, le fils, ou le frère de l'autre. Comme Dickens, Macready, Lewes et les deux Arnold, ils furent déçus dans leurs ambitions paternelles par des fils qui n'avaient pas hérité de leur dynamisme et de leur énergie — constatation cruelle pour des hommes qui interprétaient le déterminisme familial à la lumière de leur recherches sur l'évolution. Ici, la défaillance des pères se lit en termes d'incapacité à sauver un enfant d'une maladie mortelle qui le menace, en dépit de leur savoir médico-scientifique.
- 7 Enfin, le cas de deux Victoriens éminents, deux figures imposantes arc-boutées sur la foi religieuse et sur l'idéal de la famille chrétienne (malgré une sexualité parfois difficile à contrôler), véritables stéréotypes du patriarcat, deux hommes qui furent eux aussi cruellement frappés par la perte d'un enfant : W. E. Gladstone, Chancelier de l'Échiquier puis Premier Ministre, et Edward White Benson, Archevêque de Cantorbéry. Benson avait

conçu pour son fils de grandes espérances — il voulait le façonner à son image, comme un modèle de virilité chrétienne. L'enfant n'obtint pas à l'école les résultats escomptés et mourut jeune. Refusant la coupure symbolique, Benson et Gladstone se montrèrent incapables de laisser partir leurs enfants, dans la vie comme dans la mort. Ni l'un ni l'autre ne sut trouver dans la foi chrétienne une réponse à la mesure de sa souffrance, et tous les deux ajoutèrent à leur chagrin naturel le tourment causé par leurs insuffisances en tant que chrétien et homme d'église.

- 8 Le livre est un trésor où fourmillent des anecdotes et des confessions tout à fait passionnantes. Il ne satisfera peut-être pas pleinement le sociologue (à qui l'étude de la paternité semblera peut-être non représentative), ou le chercheur orienté par la psychanalyse (qui regrettera l'absence d'une définition précise de ce qu'est la paternité). Mais il ravira tout lecteur épris de littérature et de civilisation victoriennes. Chacun y trouvera du grain à moudre, et tirera de cette lecture un enseignement précieux et beaucoup de plaisir.

AUTEURS

ANNIE RAMEL

Université Lyon II